

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 40 (1902)
Heft: 45

Artikel: Nenni ! Vous n'aurez pas un "bec"
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-199643>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 16.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGLER
Grand-Chêne, 11, Lausanne.

Montreux, Genève, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
St-Imier, Delémont, Bière, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,
Lucerne, Lugano, Coiré, etc.

Rédaction et abonnements :
BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE

SUISSE: Un an, fr. 4,50; six mois, fr. 2,50.

ÉTRANGER: Un an, fr. 7,20.

Les abonnements débutent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES

Canton: 15 cent. — Suisse: 20 cent.
Étranger: 25 cent. — Réclames: 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

La Suisse jugée par un Espagnol.

(SUITE ET FIN)

M. Don Juan Gracia del Rey a passé tout un dimanche à Bâle, que, dans ses lettres à la revue *El Mundo* de Madrid, il appelle « une des cités les plus industrieuses et les plus riches de l'Allemagne méridionale ». Il en décrit les monuments et continue ainsi :

Je ne vous ai rien dit encore des femmes. Voulez-vous savoir en un mot mon impression ? Il me semble qu'en quittant l'Espagne je suis sorti d'un jardin orné des fleurs les plus rares et les plus éclatantes pour entrer dans un jardin potager où l'on ne voit partout que têtes de choux et que navets, légumes très utiles sans doute, mais dont rien ne flatte le regard... Certes, je n'ai aucune raison de douter des qualités domestiques des Bâloises ; ce sont sans doute de parfaites ménagères et leurs filles le deviendront à leur tour ; mais elles n'inspireront jamais aucun poète, je vous le certifie. J'ai rencontré ici et là un visage charmant, quelque délicieuse blonde, une taille élancée comme un cyprès ; mais le type féminin dans sa moyenne est extraordinairement au-dessous de celui des Espagnoles. La plupart font l'effet d'être taillées dans du bois. Leurs regards ont une dureté toute puritaine. Et comme elles se tiennent, grand Dieu ! Aucune légèreté, aucune aisance. Il faut voir leurs gestes roides et anguleux, leur démarche sans grâce. Je les soupçonne de porter des gants et des bottines dont le numéro est inconnu chez nous.

Cependant, je le répète, je crois que ces créatures qui choquent si fort nos sentiments sur l'esthétique sont d'excellentes femmes d'intérieur. Sous leurs dehors disgracieux et leurs allures hommasses, elles cachent une santé, une vigueur, une endurance au travail que pourraient leur envier nos Castellanes et nos Andalouses si merveilleusement belles. Je me demande même à quoi nous servent tant de grâce, de beauté et de noblesse dans l'impitoyable lutte pour l'existence ; à quoi tout cela est-il bon à notre nation, en face du déclin qui la menace, s'il lui manque la force et le goût au travail ?...

J'entrai dans un jardin de brasserie rempli de représentants de cette race saine et rude. Ils étaient là en famille, les femmes en toilettes de petites bourgeoises qui ont adapté les modes de Paris à leur genre de vie, les hommes s'administrant de gigantesques verres de bière ou de vin et des tranches de gruyère assaisonnées de moutarde. Pouah ! Quand leurs mâchoires n'étaient pas occupées par ce labour, ils s'entretenaient placidement en une langue étonnamment lourde et traînante qui diffère autant du bon allemand que le jargon de Valence s'éloigne du castillan.

En voyant ces bonnes gens si laborieux qu'ils ne peuvent faire autrement qu'employer leurs rares loisirs à de pénibles exercices de mastication ; à la vue de cette idylle bourgeoise, je songai à notre farniente espagnol plus intime et plus aristocratique, qui ignore les be-

soins matériels ou qui sous sa grandeur don- quichottesque s'entend si bien à les dissimuler.

Telles sont les impressions que j'emporte de mon court séjour dans la ville du Rhin qui, outre l'espèce de charme que dégage son honnête ennui, possède diverses autres particularités qui la distinguent assez agréablement d'autres cités modernes.

Le soir, en gagnant la gare d'Allemagne, à travers les rues, où durant le jour règne le rigoureux ordre protestant, je rencontrai des bandes bruyantes de jeunes gens qui poussaient des clameurs effroyables tout en marchant au pas militaire comme des lansquenets de Charles-Quint. Ils allaient et venaient en groupes serrés, et des tavernes et restaurants, brillamment éclairés, dont les portes s'ouvraient et se refermaient sans cesse, s'échappait un brouhaha encore plus sauvage....



Aux nouveaux abonnés.

Les abonnés nouveaux, à dater du 1^{er} janvier 1903, recevront gratuitement le journal dès le 15 novembre.

Nenni ! vous n'aurez pas un « bec ».

Depuis l'invention des microbes, nous n'avons plus un moment de répit. Ces diables de bacilles ne respectent rien ; nous les retrouvons partout sur notre route. Ils nous empoisonnent toutes les jouissances de la vie. N'ont-ils pas poussé l'audace jusqu'à s'emparer du baiser, de l'innocent baiser, pour en faire l'un de leurs plus actifs agents de propagation.

Hélas oui, il n'est plus question de s'embrasser à bouche que veux-tu, ainsi qu'on l'a fait imprudemment jusqu'à présent. Le baiser n'est pas un droit ; ce n'est plus qu'une tolérance en faveur des seuls amoureux ; et encore, si l'on consent ce privilège, c'est bien parce qu'on ne peut faire autrement. Le baiser, chez les amoureux, est un besoin qui sera toujours plus fort que la loi et que tous les principes de l'hygiène. Mais, hors l'amour, pas de baiser.

Aussi, dans une de ses spirituelles causeries, M. G. Krafft, docteur ès-sciences, propose-t-il des mesures préventives contre l'abus des embrassades.

M. Krafft divise le baiser en trois classes : la première... Mais, si nous lui laissons plutôt la parole ?

« J'y songe, dit-il. Ne faudrait-il pas commencer par distinguer entre baiser et baiser ? »

« Essayons d'une petite classification ; c'est si joyeux les classifications, et devant un problème social de cette envergure, on ne saurait avoir trop de méthode et d'esprit scientifique. »

« Je propose donc trois classes de baisers :
I^{re} classe. Baisers irrésistibles, nécessaires, indispensables à la cause qu'ils servent. (Tous ceux inspirés par l'amour.)

II^{me} classe. Baisers non indispensables,

voire superflus. Baisers de luxe. (Tous ceux inspirés par l'amitié, l'affection.)

III^{me} classe. Baisers parfaitement inutiles et stupides. (Ceux inspirés par rien du tout.)

« Je pense que l'hygiène n'a qu'à se tenir coi devant ma première catégorie de baisers. C'est une institution solide. Que dis-je, c'est un sacrement contre lequel toute lutte serait vaine.

« Il faut en prendre son parti ; il n'y a pas de place pour l'hygiène dans l'esprit des amoureux obligés souvent d'échanger le geste fameux dans des circonstances de temps et de lieu qui rendent bien difficile toute autre préoccupation.

« Ainsi donc, respect sacré pour tous les baisers de la première classe... et tant pis pour l'hygiène !

« Les baisers de ma seconde catégorie sont beaucoup moins intéressants. Il y a lieu de réaliser là de sérieuses économies.

« C'est très joli de voir les enfants « faire la tournée », après le souper familial, embrassant copieusement parents et amis avec leurs jolies petites bouches confiturées. Mais c'est plutôt une tradition, un usage dont on peut discuter l'opportunité....

« Plutôt superflus, les baisers entre frères, entre sœurs, entre frères et sœurs. Souvent exagérées les embrassades entre amies, et combien funestes en temps de grippe.... »

« Tous ces baisers-là sont de luxe ; et si je ne demande pas l'abstinence totale des baisers de ma seconde classe, je réclame un peu de tempérance.

« Voyons enfin la troisième classe. Quels sont-ils ces baisers que j'ai qualifiés de parfaitement inutiles et même stupides ?

« D'abord ceux que les bonnes d'enfants prodiguent aux mioches qui leur sont confiés.

« Il y a aussi les baisers entre enfants. Rarement spontanés, ceux-là sont souvent le fait d'une injonction maternelle... On se rencontre à la promenade : Embrassez-vous, mes chéris. Allons ! comme ça ! et les mamans s'appliquent... à appliquer, bon gré, mal gré, les bouches sur les visages, comme dit Littré.

« Il y a enfin cette manie des parents, des amis, des cousins et cousines à tous les degrés et qui consiste à embrasser les enfants à tout propos et hors de tout propos.

« Laissez-les donc tranquilles ces pauvres petiots ! Je vous le demande en leur nom, puisqu'ils ne peuvent ou n'osent vous dire eux-mêmes à quel point vous leur êtes désagréables.

« Embrassons-nous donc quand le cœur nous en dit ; mais, dès qu'il n'y a pas urgence... eh ! bien, n'embrassons pas ! »

A ces judicieuses considérations, M. Krafft ajoute, en manière de conclusion, un petit règlement aussi sage qu'original.

S'il vous plaît, chers lecteurs, de connaître ce règlement, vous le trouverez dans les *Cau-*

series scientifiques, de M.-G. Krafft, réunies en un volume auquel ont collaboré, de la plus heureuse façon, la science et l'esprit. (S. Henchoz, éditeur, Lausanne.)

Français et patois.

Le dîner de Marianne.

La Marianne était une bonne cuisinière, mais il lui arrivait un peu trop souvent de lever le coude. Que voulez-vous ! les cuisinières mènent aussi une rude vie et en été, quand le soleil est chaud et qu'il faut rester toute la journée à fricoter devant un fourneau brûlant, il y a de quoi vous dessécher la langue et la gorge. Or, c'était au gros de la canicule, dans une pension de montagne, avantageusement connue, et où les gens de la plaine, qui ont besoin de changer d'air et le moyen de s'accorder quelques semaines de vacances, venaient nombreux.

Marianne, affairée, en perdait quelquefois le sommeil. Elle connaissait bien des recettes de cuisine, mais pour contenter tout ce monde, allez-y voir ! Les uns n'aiment pas les oignons, d'autres ne peuvent supporter le goût ni l'odeur du fromage. Ceux-ci veulent de la viande saignante, ceux-là, au contraire, la préfèrent bien cuite. Ou bien on fait la grimace quand paraissent sur la table des choux et du lard, un ragoût quelconque, des restes du jour précédent, que Marianne préparait pourtant de façon à les rendre méconnaissables.

En apprenant les récriminations des mécontents, elle se fâchait : « Alors, criait-elle en secouant les casseroles, qu'est-ce qui faudrait leur z'y donner à ces beaux messieurs et à ces belles dames ? Parce qu'ils paient quatre francs par jour, ils se figurent qu'on va leur servir à chaque dîner du poisson et des poulets ? Tas de gourmands, va ! S'ils avaient mangé dans leur vie un peu plus de vache enragée, ils ne seraient pas tant difficiles. »

Là-dessus, elle prenait un verre, le remplissait jusqu'aux bords et l'avalait d'un trait, pour se calmer. Elle avait du reste soin d'apporter avec elle, le matin, une petite valise de couleur grisâtre, qu'elle dissimulait sous une table de la cuisine et où venaient prendre place les bouteilles fraîchement tirées de la cave. Le soir, valise en main, le travail étant terminé, Marianne regagnait sa chambre et buvait encore un coup avant de s'endormir pour tout de bon.

Dans la maison, les hôtes qui la rencontraient parfois l'interrogeaient :

— Dites donc, Marianne, qu'est-ce que vous en faites de cette valise ? On dirait que vous revenez de voyage !

La cuisinière, d'abord interdite, répondait avec humeur : « C'est pour mettre mes affaires ! » et on la laissait tranquille, considérant qu'il s'agissait là d'une innocente manie.

Un matin, tout allait de travers. « Il semble, prétendait Marianne, que le diable s'en mêle ! » Pour s'éclaircir les idées, elle avait recouru, plus que d'ordinaire, au litre placé sur la table et qui devait servir à confectionner une sauce, mais en vain. Sa vue commençait à se troubler, ce qui ne contribuait pas, on le comprend, à rendre la situation meilleure. Enfin, le dîner finit tout de même par être prêt ; il ne manquait plus que le sel, mais, pour comble d'infortune, la boîte se trouva vide. Pour le coup, Marianne crut qu'elle en perdrait la tête. « Me voilà propre, dit-elle, je vais être déshonorée. »

A ce moment, un cornet frappa ses regards. Le mot *sel* s'y étale en grosses lettres. Elle l'ouvre : « C'en est, pour sûr, et du tout beau encore ! » Et notre cuisinière s'empresse de vider une partie du contenu dans la marmite et sur les mets qui attendaient le précieux assaisonnement.

La grosse soupière est maintenant au milieu de la table, dans la salle à manger. L'air de la montagne donne de l'appétit et les convives attendent avec impatience le moment où ils pourront attaquer la soupe, qui répand une odeur délicieuse. Il y a là, en particulier, un monsieur qui a fait diète le jour précédent, par ordre du docteur, et qui s'est administré une large ration d'eau hongroise, un apéritif qu'on ne recherche pas volontiers.

Mais aux premières cuillerées, des signes de mécontentement se manifestent. « Quel drôle de goût ! » murmure quelqu'un. Avec les légumes et la viande c'est encore pire. Il n'y eut que le dessert qui trouva grâce, et bientôt la salle se vida, à la grande confusion des maîtres du logis.

Madame, inquiète, se précipite alors du côté de la cuisine et trouve Marianne qui somnolait sans s'inquiéter autrement de son propre repas.

— Marianne, qu'est-il donc arrivé, votre dîner avait un goût détestable ?

— Rien d'autre, pardine ! répondit la cuisinière en sursautant.

— Comment rien, c'est impossible ! D'abord tout était trop salé.

— Ah ! ça, peut-être bien ; je n'ai pas ménagé le sel.

En parlant, madame X. avisa le cornet resté ouvert. Immédiatement elle comprit.

— Mais, malheureuse, c'est du *sel de Glauber* que vous avez employé. On l'avait précisément acheté pour une vache malade.

Marianne, tout à fait réveillée cette fois-ci, ne disait plus mot. En pensant pourtant à tous les estomacs qu'elle avait troublés sans le vouloir, cette folle de Marianne, au lieu de s'excuser, se mit à rire, tellement que des larmes coulaient sur ses joues couperosées. Indignée, la maîtresse de la maison s'écria :

— Je ne vous croyais pas si bête, Marianne ! Pour vous punir, vous allez préparer un nouveau repas qui doit être terminé pour quatre heures précises. J'aurai soin d'avertir ces dames et ces messieurs.

Et Marianne dut s'exécuter. En se remettant au travail elle ne put s'empêcher de marmotter pourtant : « Poison de cornet ! sans lui rien ne serait arrivé. »

Et tandis que Marianne, complètement désignée, rallumait ses fourneaux, toute la pension était en liesse.

FRANCEUR

L'incoura et sa serveinte.

L'incoura du Velâ-lè-Nebllio avâi fé veni dè pè Mâcon su Francè cauquiès sèmi dè cé bon vin rodze dè per lé, et l'avâi remisâ lo légre-fasse à sa cava.

Sè desâi : « Y'ein gardèrè la maiti dein lo bossaton et ye boutèrè lo resto ein botolhies, kâ cé vin est bin dè meillâo quand l'est vilho ; pu, faut portant que y'aussè oquidè dè bon à offri à Monseigneur l'èvêquo quand passèra fèrâ sa veria dein la perrotse. »

L'incoura lâi pliantè don la boaita, dètsaupounè lo bondon et sè de : « Faut laissi reposâ cauquiès dzo cé vin dévânt dè tot cein maniganci, tot parâi porrè adè ein trèrè à mésoura cein que m'ein faut po mon baire et po l'hotò. »

Mâ se l'incourâ amâvè gaillâ lo rodzo, sa serveinta, la Glòdine, ne lâi fasâi pas la potta non pllie ; c'ètai 'na grossa Savoyarda que ne cratchivè pas dein lo verro et qu'amâvè gaillâ fifâ ; l'est verè que cliâo cousenairès que sont adè pè l'hotò dévânt on fornet que freccassé, accrottsont la sai et quand poivont sè dèssâiti autra part qu'à la cassa, ma fai, va rein dè mi ! Assebin, ti lè iadzo que la Glòdine allâvè pè la cava, sai po copâ on quartai dè toma, sai po queri lo vin po lè souyès à monsu l'incoura, le rempliâvè lè traî quarts et demi dâo tepin dè cé bon Mâcon et hardi ! avâu lo cornet ! Lè

z'ocajons ne manquâvnt pas, mâ io lo vin felâvè rudò, l'ètai la demèindze, tandi que l'incoura ètai à la messa et âi vèprès, la Glòdine avâi tot lezi dè baire sein sè fèrè accrotsi. Et ne s'ein fasâi pas fauta, allâ pi !

Ma fion, âo bet dè cauquiès senannès dè cé commerço, lo bossaton a coumeinci à gorgossi, kâ vègnâi tot avâu et on dzo que l'incoura ètai zu pè la cava et que l'avâi roilli contre avouè lo dâi, l'a fé 'na grimace d'einfai ein véveint que son bossot arrevâvè astout à gotta et que n'ein restâvè perein què cauquiès litrès.

— Grand saint Dzozet ! que cein vâo-te derè ? Y'a po sù dâo diabllo perquiè ! que sè peinsâvè. Adon, sein fèrè ni ion ni dou, le montè à l'hotò io le tràovè la Glòdine que dondâvè su 'na chaula ; parec que l'avâi trào agotta lo Mâcon cé dzo quie, assebin l'incourâ sè démaufiâ d'oquie et lâi fâ :

— Mâ, dis vâi, Glòdine, y'è fé veni cé bossaton dè Mâcon n'ia pas quienze dzo, n'ein baivo papi on demi-litro per dzo, mettons que t'ein a prâi cinq litrès onco po l'hotò, dèvetrà ètrè onco po lo mein à la maiti, et l'est dza vou-dhio ! Qu'est-te que cein vâo derè ?

— Ma fai, monsu lo doyein, n'ein sè pardi rein ! lâi fâ adon la Glòdine, onco tot'eintoupe-naie, foudrà petètrè vaire ! Se l'est dinse, voutron bossaton a, pu sò, on perte !

Et ein cein deseint, le sè messè à bailli ein âovreint on mor asse grand qu'on lermier dè cava.

Adon, l'incoura, que la vouaitivè âo blianc dâi ge, lâi fâ :

— Va pi fini ton sonno, Glòdine ! y'è vu tot'ora lo perte io a passâ mon vin !

L'ascension du gendarme n° 7

Au mois de juillet dernier, quatre alpinistes de la section des Pierrettes, ont réussi la première ascension du « gendarme » n° 7, réputé vierge et inaccessible, qui se dresse sur l'arête méridionale du fameux Krackhorn, dans les Alpes bernoises. Le hasard a fait tomber dans mes mains les notes manuscrites d'un des acteurs de cette audacieuse entreprise et je m'empresse de les communiquer au *Conteur*, afin que ses estimables abonnés puissent se faire une idée exacte de ces terribles ascensions signalées chaque été dans la chronique alpestre de nos divers journaux.

Laissons la parole à notre héros :

Le 25, à l'aube, nous étions debout, armés jusqu'aux dents et décidés à vaincre ou mourir. Mais permettez-moi de vous présenter d'abord mes compagnons de course.

Notre chef et guide, c'est l'énergique *Cordett*, d'origine anglaise, long, mince, au profil anguleux, aux muscles secs mais forts comme ceux des sauteuses dont il imite les allures. *Crampon*, ne l'est que sur les glaces où ses rares aptitudes trouvent un champ d'actions dignes de lui ; est chargé spécialement de retenir toute la cordée en cas de glissade mortelle, mais on ne lui confie pas de piolet pour lui éviter la tentation de couper la corde au moment critique ! *Fustet*, large, épais, rond, bien râblé et bien calé, porte les vivres et liquides dont il consomme lui-même la plus grande partie. Boit beaucoup de Villeneuve pour sa santé et de Neuchâtel sur lie, vin mousseux, qui rend plus léger et facilite les montées. Enfin, votre chroniqueur *Varappmann*, dont, par modestie, je ne dirai pas tout le bien que j'en pense ; sa faculté primordiale est de grimper dans les rochers comme l'alcool à 100° contre les parois du verre.

Je passe sur la première partie de notre ascension : longues pentes ébouleuses et chaotiques, névés roides, rochers abrupts ; tout cela est gravi par le commun des mortels et vous trouverez dans tous les récits de course des périodiques alpins les banalités suggérées par ces difficultés qui ne sortent pas de l'ordinaire. Nous arrivons donc directement au pied de notre gendarme. Perché sur une arête vertigineuse et flanqué de parois à pic, il n'a pas du tout l'air commode, notre gendarme, et chacun répète involontairement le fameux refrain :